



**HAL**  
open science

# La géographie de la Renaissance et la représentation de l'universalité

Jean-Marc Besse

► **To cite this version:**

Jean-Marc Besse. La géographie de la Renaissance et la représentation de l'universalité. *Memorie Geografiche. Supplemento alla Rivista geografica italiana*, 2005, n.s. 5, pp.147-162. halshs-00113278

**HAL Id: halshs-00113278**

**<https://shs.hal.science/halshs-00113278>**

Submitted on 12 Nov 2006

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La géographie de la Renaissance et la représentation de l'universalité

Il faut insister sur le rôle capital joué par la géographie de la Renaissance, à la suite de la découverte des nouveaux mondes, dans l'éducation spatiale de la conscience européenne. Plus précisément, on doit reconnaître que la géographie, grâce à la rationalisation de la cartographie, à la compilation des récits de voyage, à l'invention de l'atlas et à l'élaboration des grandes cosmographies descriptives, a fourni à cette époque à l'Europe savante les éléments fondateurs d'un nouveau savoir de l'espace.

C'est alors une nouvelle *conscience spatiale*, ainsi qu'un nouvel imaginaire spatial, qui ont permis aux savants européens de définir une nouvelle attitude théorique et pratique vis-à-vis du monde terrestre. Les écoliers, mais aussi les marchands, les militaires, les princes et leurs ministres, ont appris à se représenter eux-mêmes et leur environnement terrestre grâce à l'étude des cartes, à différentes échelles, mais aussi grâce à l'observation de nombreux instruments de représentation, parfois inattendus (maquettes, globes célestes et terrestres, tapisseries et peintures murales, jardins géographiques).

Le développement de la production d'objets géographiques de toute nature n'a pas d'autre raison : aussi bien sur le plan pédagogique que sur le plan politique, la géographie est devenue un instrument de la pensée et de l'action vis-à-vis du monde extérieur mais aussi (comme le montre les usages religieux et philosophiques de la cartographie) vis-à-vis du « monde intérieur ». Je souligne donc ce point, au moins à titre d'hypothèse de travail : la géographie, avec d'autres disciplines (la géométrie, l'optique, l'architecture), a progressivement appris aux Européens à penser dans l'espace, dans l'horizon de l'espace si l'on peut dire, et elle leur a permis, tout simplement, de penser par l'intermédiaire de l'espace <sup>1</sup>.

On peut alors poser un certain nombre de questions :

De quel espace s'agit-il ? Comment peut-on caractériser cet espace terrestre que les géographes de la Renaissance conduisent leurs contemporains à voir et à penser ? Comment, enfin, les intellectuels européens reçoivent-ils cette nouvelle image du monde terrestre, qui leur est livrée par la géographie ?

Au fur et à mesure que les informations leur parviennent, les géographes européens prennent conscience, de façon irrévocable, de la forme et surtout des dimensions des nouveaux espaces terrestres qui ont été ouverts par les voyages de découverte, c'est-à-dire de la *quantité*<sup>2</sup> d'espace terrestre avec laquelle il leur est désormais donné de traiter. Les géographes sont alors placés devant le problème de la redéfinition des notions de proche et de lointain, et plus généralement de la notion de *grandeur*. Ce problème n'est pas seulement un problème de mesure, c'est aussi un problème de conceptualisation.

A la suite de Vespucci, les géographes sont amenés à définir leur attitude par rapport aux conceptions et aux représentations anciennes de l'*orbis terrarum*, et, plus exactement, à formuler la distance intellectuelle qui les en sépare. Cet exercice de comparaison entre les Anciens et les Modernes va se systématiser, sous diverses formes, au cours du siècle.

La comparaison va prendre, souvent, la forme d'une opposition entre le vide et le plein : au vide du monde ancien, on va opposer le plein du nouveau monde, et surtout, on va chercher à montrer en quoi les découvertes géographiques modernes ont procédé à un remplissage du monde. Le monde nouveau est surtout un monde plein, rempli de terres, de populations, et d'étoiles jamais vues. L'argument était déjà présent dans le *Mundus Novus* et les *Quattuor Navigationes* attribuées à Vespucci : alors que les Anciens affirmaient que la mer « était vide et sans hommes », les navigateurs ont découvert « beaucoup de terres fermes ainsi que des îles en nombre presque infini, pour la plupart habitées, dont n'ont jamais fait mention nos ancêtres » (*Premier voyage*). Ce qu'on appelle la découverte géographique des nouveaux mondes a d'abord été, rappelons-le, un processus de substitution mental et graphique au cours duquel la partie terrestre du globe a pris de plus en plus l'avantage sur la partie aquatique. L'extension de l'œkoumène a signifié surtout une augmentation considérable de la quantité de terre à la surface du globe. Le processus de la découverte géographique est également un processus de « terrification » dans la représentation intellectuelle du globe.

Je voudrais aborder ici un aspect seulement de la question, mais un aspect qui paraît décisif : la question de l'*universalité*. La Terre, au seizième siècle, va en effet être désignée comme *Terre universelle* (Waldseemüller, mais aussi Gregor Reisch). Quelle est la signification de cette expression, lorsqu'elle est employée par les géographes ? Et, surtout, quelles sont les conséquences (parfois controversées) de la notion d'universalité dans la pensée géographique européenne ?

Car il faut désormais donner un *sens* à cet espace universel, devenu, pour ainsi dire, un milieu de vie et de pensée pour l'être humain. Il ne suffit pas aux géographes du XVI<sup>e</sup> siècle

de reconnaître l'existence d'une Terre universelle et la possibilité de l'habiter dans toutes les directions. Cette universalité doit elle-même être *justifiée* et *légitimée*. L'historien des idées géographiques doit par conséquent prêter attention à cette dimension de *réflexivité* qui est présente dans l'activité intellectuelle des géographes de la Renaissance, et s'intéresser aux catégories qu'ils mettent en œuvre pour rendre compte de ce qui leur paraît comme *leur* actualité. Les géographes du passé ont eux aussi, d'une certaine manière, élaboré leur propre histoire, leur propre généalogie, pour rendre compte et pour juger de l'événement des découvertes, qu'ils ont dû affronter sur le plan des concepts et sur le plan des représentations graphiques. Ils ont cherché à relocaliser cet événement, à lui donner une signification spatiale.

Je vais donc m'attacher à décrire et à commenter quelques-unes des réflexions et des réponses, chez les géographes et chez les philosophes, provoquées par la prise en compte de cet espace terrestre universel. De nouveaux outils de représentation du monde apparaissent à cette époque, on le sait (les cosmographies universelles et les atlas, par exemple). Mais un certain nombre de discours moraux, historiques, ou métaphysiques apparaissent aussi, développés parfois par les géographes eux-mêmes, et dont l'objectif est de faire une sorte de bilan épistémologique des découvertes géographiques, et de légitimer sur un plan philosophique la nouvelle image du monde terrestre. Et il me semble donc utile, d'un point de vue méthodologique, de ne pas se contenter de solliciter une documentation strictement cartographique ou géographique sur cette question, mais de confronter cette documentation à des sources qui appartiennent à première vue à des registres différents.

Je présenterai rapidement trois exemples qui me semblent représentatifs de ces tentatives de bilan. Le premier exemple relève de la cartographie (Ortelius), le deuxième de la collection de voyages (Ramusio), et le troisième du discours philosophique (Le Roy).

## ORTELIUS

La carte publiée par Abraham Ortelius en 1590 sous le titre *Aevi veteris, typus geographicus*<sup>3</sup>, peut être envisagée non seulement comme une théâtralisation exemplaire de la rupture avec le savoir géographique antique, mais aussi comme une réflexion sur la place de ce savoir au sein de la vision nouvelle du globe terrestre (*illustration*). Elle nous permet d'observer de façon précise l'opération herméneutique par laquelle les cartographes du XVI<sup>e</sup> siècle se sont appropriés l'héritage des Anciens tout en le mettant à distance, selon un processus dont Mercator marque, d'une certaine façon, le terme.

Dans cette carte, Ortelius ne cherche pas restituer, comme Mercator l'avait envisagé en 1578, la lettre et l'authenticité du texte de Ptolémée<sup>4</sup>, mais, plutôt, à représenter sur une

mappemonde moderne la connaissance de la Terre que possédaient les Anciens, pour faire apparaître à la fois l'étendue et les limites de cette connaissance, et prendre la mesure de ce qui l'éloigne des hommes du XVI<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de souligner un *événement*, provoqué par les navigations de découverte : l'extension du monde habitable au-delà des limites fixées par la tradition, et la révélation de l'existence de terres jusqu'alors inconnues. Et, pour mettre en scène cette rupture, Ortelius utilise la carte autant que le récit. Le texte distingue les directions géographiques de la nouvelle grandeur de l'*orbis terrarum* (qui certes, ajoute Ortelius, laisse encore subsister dans ses marges polaires quelques zones d'ombre), ainsi que leurs « inventeurs » : à l'ouest Christophe Colomb, au sud et à l'est les Portugais, au nord les Anglais. L'amplification géographique de l'œkoumène s'illustre, littéralement, sur la carte (ou plutôt l'image) elle-même, représentant dans des vignettes placées aux quatre coins du cadre la nouvelle figure du monde connu, détaillé dans ses quatre principales parties.

Mais cette extension spatiale a la force d'un événement intellectuel, dont Ortelius veut souligner la portée en mettant en œuvre une stratégie iconique concertée. On aperçoit, d'une part, dans chacune de ces vignettes, la notation scrupuleuse des nouvelles coordonnées du monde connu, en latitude et en longitude. L'étroitesse de l'œkoumène conçu par les Anciens y est dénoncée : là où les Anciens enfermaient la Terre connue entre le soixante-huitième parallèle nord et le vingtième parallèle sud, et à l'intérieur de cent soixante degrés de longitude, l'*orbis terrarum* se développe désormais sur presque tout le globe. Là où, comme le signalent les commentaires placés sur la carte elle-même, les Anciens divisaient la Terre en zones habitables et non habitables, des mondes nouveaux se sont ouverts. Mais, d'autre part, Ortelius place la vision ancienne du monde pour ainsi dire à l'intérieur du cadre de ces mondes nouveaux, plus encore : dans leur *perspective*. Le regard que le *spectator* porte sur la carte parcourt cette profondeur qui sépare et relie les deux plans de l'image, celui du cadre et celui de la carte. Ainsi, dans le cheminement qui conduit le regard du centre vers les marges du monde ancien, et de la nouvelle représentation du monde vers l'image de l'œkoumène ancien, le spectateur n'aperçoit pas seulement une différence d'échelle, mais il apprend progressivement la distance *intellectuelle* qui sépare les temps anciens de l'époque ouverte par les navigations de découverte vers l'Afrique et l'Océan indien, puis vers l'Amérique et enfin le Pacifique.

Les décisions proprement cartographiques d'Ortelius, tant du point de vue du contenu que de la forme adoptée pour la représentation, répercutent la même attitude. Tandis que Mercator illustre un texte, celui de Ptolémée (y compris avec ce qui à ses yeux mêmes est faux ou dépassé), Ortelius, qui pourtant partage la position de Mercator, ne cherche pas, pour

ce qui le concerne, à représenter cartographiquement la Terre habitée comme les Anciens pouvaient la penser. Les continents anciens sont présentés tels qu'ils sont connus en 1590. Le « fond de carte » utilisé est très proche de la mappemonde « moderne » placée au début du *Theatrum orbis terrarum* en 1570 (à la différence près des déformations projectives, liées au fait qu'Ortelius dispose la géographie ancienne au centre de la carte). Tout se passe comme si, à vrai dire, Ortelius avait « découpé » dans la mappemonde récente l'espace circonscrit de l'œkoumène ancien (*illustration*).

C'est sur un fond de carte et à l'intérieur d'un cadre « modernes » que les noms géographiques anciens sont disposés, dans un geste qui ne consiste pas tant à retrouver l'intention initiale de l'univers mental antique et médiéval qu'à le recueillir et le présenter, à l'inverse, de manière critique. La forme choisie par Ortelius pour représenter la géographie ancienne reflète son point de vue d'historien : il décrit une vision du monde dont il ne partage plus les données, le contenu, les présupposés et les intentions. Les moyens qu'il utilise pour élaborer cette représentation viennent en démentir la portée, et marquer la distance avec laquelle le spectateur doit considérer ce qui lui est montré.

En tout état de cause, Ortelius donne à l'image de la Terre connue avant le XVI<sup>e</sup> siècle une apparence visuelle singulière : brusquement interrompue par les lignes abstraites de la grille des coordonnées cosmographiques, elle apparaît comme une figure tronquée, en attente d'être complétée ou achevée. L'œkoumène des Anciens flotte pour ainsi dire sur les blancs de la carte ou de la page, placé au centre d'une mappemonde vide, comme s'il attendait que ces vides fussent remplis par les vignettes qui l'entourent, celles-ci glissant depuis le cadre - les marges - vers le centre. Cette image est intellectuellement orientée : entre le centre et les marges se déploie très exactement l'espace des découvertes modernes.

Il faudrait alors comparer cette carte historique de 1590 avec celle dont elle constitue comme le pendant : le *Typus orbis terrarum* publié par Ortelius en 1570, monument de la cartographie de la fin de la Renaissance dans lequel se reflète, comme le dit George Kish, ce moment privilégié « où la Terre est enfin effectivement connue en son entier, du moins dans ses grandes lignes, tandis que l'époque des grandes découvertes prend fin »<sup>5</sup>.

Entre ces deux représentations du monde terrestre, la séparation, que la similitude du mode de projection adopté par Ortelius ne fait que mieux ressortir, est manifeste : si l'on compare la carte de 1590 à celle de 1570, on aperçoit qu'en 1570 la mappemonde a été enfin remplie, ses bords enfin atteints par le monde connu. Toute l'histoire et tout l'enjeu de la cartographie du XVI<sup>e</sup> siècle se jouent peut-être là, semble nous dire Ortelius : dans cet intervalle - cet espace - blanc en attente de son remplissage, c'est-à-dire de sa découverte et de

sa description. Mais, plus encore que le remplissage d'un espace, ce que souligne la carte de 1570 (et ce qu'évoque allégoriquement celle de 1590), c'est la fusion enfin réalisée du globe terrestre et de l'œkoumène, de la surface de la Terre et du monde habité par les hommes<sup>6</sup>. Les enjeux de cette fusion sont considérables, aussi bien pour ce qui concerne le concept que l'on peut former de la Terre au sein de la géographie que pour la caractérisation des discours et des cartes chargés de la représenter, c'est-à-dire, justement, chargés de *construire ce concept*.

La différence traditionnelle entre la sphère et l'œkoumène s'est estompée au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. L'œkoumène s'est élargi jusqu'aux confins du globe. Plus exactement, en adaptant ici le vocabulaire de la phénoménologie, la sphère est devenue un *sol universel*. Le globe des cosmographes ne peut plus être considéré seulement du point de vue de l'astronomie. Les voyages ont appris aux hommes de la Renaissance que toute la planète ou presque est habitable : la géographie est la description de cette habitation élargie à la surface de la sphère .

#### RAMUSIO

Mais le bilan épistémologique, et le passage du vide au plein, ne s'effectue pas seulement dans les cartes et les atlas, il prend aussi la forme des recueils de voyages. Ces recueils, qui rassemblent les récits des navigations et des voyages « modernes » dans des contrées jusqu'alors inconnues, se présentent en quelque sorte comme des registres du progrès dans la connaissance de la Terre. Les tentatives se multiplient, après le succès des *Décades* de Pierre Martyr d'Anghiera (la première contient la description des découvertes colombiennes), du *Mundus novus* attribué à Vespucci, et surtout du recueil intitulé *Paesi novamente ritrovati...*, édité à Vicenza en 1507 par Montalbodo. Ces premiers ouvrages se préoccupent avant tout de témoigner, si l'on peut dire, de l'existence des terres qui viennent d'être trouvées, et d'en faire connaître aux Européens la nature et la configuration. L'ouvrage qui paraît à Bâle en 1532 sous le titre de *Novus orbis regionum*, réalisé par Johannes Huttich et Simon Grynaeus, va plus loin. En s'efforçant de rassembler de façon ordonnée la plus grande partie des textes alors en circulation, et en cherchant à donner aux lecteurs (en particulier par l'intermédiaire de la carte et du commentaire écrit par Sébastien Münster) une représentation synthétique de ce que les voyages ont bouleversé dans les connaissances géographiques, ce recueil cherche visiblement à faire apparaître une rupture irréversible, et la supériorité des Modernes sur les Anciens quant à l'image du monde.

Cependant, ce sont les trois volumes des *Navigazioni e viaggi* conçus par Giovanni Battista Ramusio dans les années 1530, et édités à Venise à partir de 1550, qui reflètent le

plus nettement cette tentative de synthèse épistémologique et de bilan culturel qu'effectuent alors les humanistes à travers toute l'Europe<sup>7</sup>. Ramusio ne se contente pas seulement, en effet, de rassembler des récits jusqu'alors dispersés et de publier des textes inédits : il conçoit un schéma de composition inédit pour l'ensemble du recueil. Tandis que les compilations précédentes étaient organisées de façon chronologique, Ramusio classe les relations de voyage (anciennes et modernes, d'ailleurs) selon un critère *spatial*, qui lui permet de proposer une image du monde où celui-ci est divisé en « aires homogènes d'occupation humaine<sup>8</sup> », mais entre lesquelles cependant (les voyages le prouvent) les rapports sont possibles. Ainsi le premier volume (1550) réunit les récits qui touchent à l'Afrique et à l'Asie méridionale, le second (posthume, 1559) est consacré à l'Asie centrale et à la Russie, tandis que le troisième volume (1556) a pour objet l'Amérique. Il est possible de voir dans cette organisation spatiale l'expression d'un souci géopolitique : l'Afrique et l'Océan Indien appartiennent à l'aire d'influence portugaise, l'Amérique est principalement sous domination espagnole, et dans le second volume Ramusio réaffirme le rôle central joué historiquement par Venise dans l'établissement des relations avec le monde oriental<sup>9</sup>. Que Ramusio soit vénitien n'est pas indifférent, à cet égard. C'est en effet à Venise que se développent le plus clairement les éléments de la culture géographique moderne<sup>10</sup>. Et c'est la République de Venise qui, la première peut-être, établit la centralité de la cartographie dans la conduite des affaires économiques et politiques de l'Etat<sup>11</sup>. Ramusio, secrétaire au Conseil des Dix, en relation constante avec un réseau de diplomates, participe de la mise en œuvre de cette nouvelle attitude vis-à-vis de la géographie et des relations qu'elle entretient avec la culture.

Mais, au-delà de ces considérations géopolitiques, je voudrais surtout souligner le *fait* intellectuel que constituent en lui-même ce découpage spatial et la justification qu'en donne indirectement Ramusio.

Comme je l'ai déjà indiqué, en effet, la géographie n'est pas seulement devenue un outil de la pensée et de l'action vis-à-vis du monde extérieur. Elle a été également un instrument d'orientation vis-à-vis du « monde intérieur », du monde spirituel. Pour le dire autrement, la géographie a été intégrée à des réflexions religieuses, morales et philosophiques, portant à la fois sur l'ordre du monde et sur la place occupée par l'homme dans l'univers.

Ainsi, au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, de nombreux géographes, Mercator y compris, tenteront d'« englober » la révélation de l'universalité terrestre au sein d'un discours de fondation à caractère religieux, que ce soit en réactivant la tradition hexamérale du commentaire de la Genèse (l'insertion de la « découverte » des espaces dans le temps de l'Esprit), ou bien en dessinant de manière optative les perspectives d'une universalisation de la *christianitas*



(contestée par la rencontre de cultures inconnues) par l'intermédiaire de la mission évangélique <sup>12</sup>.

L'argumentation suivie par Ramusio est différente. Rejoignant les positions de ce qu'on pourrait appeler un « platonisme vénitien », telles qu'elles sont exprimées en particulier par Pietro Bembo, le concepteur des *Navigazioni*... fait reposer l'habitabilité universelle de la surface de la Terre sur la prévoyance de l'Artisan divin, qui interdit que des parties du globe fussent restées éclairées inutilement par le soleil, inhabitées, et partant inutilisées par l'homme. Dieu aurait été imprévoyant, dit Bembo, s'il avait fabriqué le monde de telle sorte que la plus grande partie de la Terre, à cause de l'intempérance de son climat, fût restée vide d'hommes. Au contraire, le globe terrestre est d'une nature telle que l'homme a reçu la faculté d'aller et venir en toutes ses parties <sup>13</sup>. A son tour, Ramusio, dans le *Discours* (adressé à Fracastoro) qui ouvre le troisième volume des *Navigazioni*... (1556), renvoie au *Timée* de Platon pour affirmer combien « *quel supremo e divino Fabricatore* » a « *disposto il tutto con tanto artificio* » <sup>14</sup>. De telle manière que « sous le soleil, quel que soit le climat dans lequel ils sont placés, tous les habitants ont été formés et disposés avec une telle complexion et vigueur corporelle, que chacun est proportionné au climat qui lui a été assigné, que celui-ci soit chaud ou froid, et peut y habiter et s'y abriter comme en son lieu naturel et tempéré, sans se lamenter ou chercher à le quitter pour aller ailleurs, mais en se contentant d'y rester pour l'amour naturel du lieu de sa naissance <sup>15</sup>. » (pp. 8-9)

L'ordre des choses terrestres est donc tel que tout lieu y est non seulement habitable, mais aimable. Et il n'est pas possible, poursuit Ramusio, de croire que l'auteur (*fattore*) d'une œuvre aussi belle et parfaite ait voulu que le soleil illumine uniquement une petite partie (*particella*) du globe, et « qu'il passe en vain dans le reste de sa course sur les mers, les neiges et les glaces ». Mais au contraire il a recouvert la Terre d'animaux divers, et y a placé l'être humain comme « patron et seigneur », fin de toutes choses. En ce sens, conclut Ramusio, il n'y a aucun doute que sous l'équateur et près des pôles, il n'y ait autant d'hommes que dans l'autre partie du monde.

C'est un « principe de plénitude », fondé métaphysiquement sur la représentation d'une providence divine, qui s'applique ainsi à la totalité de l'espace terrestre <sup>16</sup>. La Terre universelle des modernes est une Terre pleine, elle n'a plus les caractères de l'insuffisance et du vide que nous montre la carte d'Ortelius. Cette Terre est devenue plus « parfaite », au sens où elle manifeste désormais plus complètement la puissance et providence divines. Il ne serait pas absurde de voir dans cette page de Ramusio les prémises d'une pensée de type physico-théologique, dont la géographie pourrait fournir les premiers arguments. A peu près au même

moment, dans le monde des universités protestantes allemandes, Mélancthon fixe un argumentaire analogue.

## LE ROY

Vingt ans après le discours Ramusio, on trouve un autre exemple de justification philosophique de l'existence de la Terre universelle dans un long propos de l'humaniste français Louis Le Roy, lui aussi tout à fait révélateur de l'attitude herméneutique des cosmographes de l'époque. Né au début du XVI<sup>e</sup> siècle, mort en 1577, Le Roy était professeur de grec au Collège de France, traducteur de Platon et d'Aristote. En 1575, dans un ouvrage de réflexion sur l'histoire universelle, *De la vicissitude des choses en l'univers...*, Le Roy résume de manière exemplaire le processus intellectuel et pratique que nous tentons de restituer. L'utilisation du principe de plénitude (ou de remplissage de l'espace terrestre) n'est plus ici spatiale, mais historique. Je résume la page. Tout le texte de Le Roy est traversé par une volonté de comparaison et de distinction entre les connaissances géographiques des Anciens et celles des Modernes. Cela vaut déjà pour la représentation de la Terre elle-même : tandis qu'Homère et les Anciens concevaient la Terre comme une île entourée par l'Océan, les cosmographes modernes ont montré que la terre et l'eau ne constituaient qu'un seul élément, physiquement et géographiquement homogène, ce qu'on appelle le globe terraqué, et dont on peut faire le tour. L'œkoumène, qui n'était auparavant qu'une sorte de tache au milieu des eaux, s'est désormais étendu à la totalité du globe. Cet élargissement des terres se vérifie dans toutes les directions de la boussole. Au Nord, tandis que les Romains n'allaient que jusqu'à la mer Baltique, les Anglais d'aujourd'hui vont jusqu'à la Russie, en passant par la « mer glaciale ». Tandis que les Anciens s'arrêtaient au Tanaïs, aujourd'hui « tout est connu jusqu'au Pôle ». Sur la question de la connaissance de l'Orient : Le Roy est nuancé. Il reconnaît qu'Alexandre le Grand conduisit les Macédoniens jusqu'à la mer Caspienne et l'Océan Indien, et il reprend la légende d'Hannon le Carthaginois longeant les côtes de l'Afrique jusqu'en Arabie. Mais c'est surtout vers le Sud et vers l'Ouest que les Modernes l'emportent définitivement sur les Anciens. « En notre temps », les Espagnols ont dépassé les Canaries, et navigant vers l'Occident, ont atteint nos Périèques. Les Portugais, « cheminant vers le Midy outre le Capricorne » sont parvenus à nos Antèques, et ils ont montré que toute la Zone moyenne était habitée, « c'est-à-dire tout l'espace de terre qui est sous le Zodiaque entre les deux Tropiques, contre l'opinion d'Aristote et des anciens poètes ». Depuis, ils ont « traversé aux Indes et atteint aux Antipodes ». On remarque que Le Roy utilise le vocabulaire hérité de Macrobe (et de Cratès de Mallos) pour donner une représentation et une signification

spatiales aux découvertes géographiques modernes. Le lexique ancien (Périèques, Antèques, Antipodes) a été utilisé pendant longtemps au XVI<sup>e</sup> siècle, à la suite de Volaterranus, pour fixer le cadre mental et graphique à l'intérieur duquel la notion de Nouveau Monde pouvait recevoir un sens. Mais le principe du remplissage de l'espace terrestre est encore une fois mis en œuvre : là où les Anciens ne voyaient que du vide, les voyageurs modernes, allant de tous côtés de la Terre, « nous ont donné la connaissance d'infinis pays [...] inconnus auparavant ».

La conclusion de Le Roy est significative : nous pouvons affirmer que le monde est aujourd'hui « entièrement manifesté », c'est-à-dire rendu visible, mis en lumière, découvert au sens littéral du terme, et que tout le genre humain est connu. Tous les mortels peuvent maintenant « s'entrecommuniquer leurs commodités (i.e. leurs marchandises, leurs produits) et subvenir à leur indigence mutuelle, comme habitants en une même cité et république mondaine (i.e. : mondiale ?) <sup>17</sup> ».

Au terme de cet inventaire minutieux des voyages anciens et modernes, que retient Louis Le Roy ? Dans le balancement constant entre le passé et l'« aujourd'hui », il y a d'une part le principe d'une rupture ou d'une innovation : les Modernes connaissent la Terre comme les Anciens ne la soupçonnaient même pas, à tel point que si Ptolémée « retournait en vie » pour considérer la cosmographie et l'astronomie d'aujourd'hui, il ne les reconnaîtrait pas (p. 112r). Mais, d'autre part, il y a peut-être aussi l'affirmation d'une continuité. C'est en ce sens qu'il faut comprendre l'utilisation du vocabulaire de Macrobie, ou bien l'évocation, sans que Le Roy tienne compte apparemment de la confusion engendrée à cette occasion, de la navigation d'Hannon autour de l'Afrique. Tout se passe comme si les Anciens avaient préfiguré les Modernes, les avaient devancés jusqu'à un certain point <sup>18</sup>. S'il y a rupture, par conséquent, entre Modernes et Anciens, c'est à l'intérieur d'un même mouvement, et cette rupture n'est que le franchissement d'une limite à laquelle les Anciens s'étaient arrêtés : les Modernes sont allés « outre », outre la rivière du Tanaïs, outre les Canaries, outre le Capricorne. Ainsi, dans la rupture même, rupture dont les représentants exemplaires sont les Portugais et les Espagnols, s'affirme la continuité d'un mouvement, qui est un mouvement d'extension et d'expansion sur la Terre. L'histoire humaine est celle d'un mouvement progressif d'appropriation de l'espace terrestre <sup>19</sup>. Appropriation épistémologique, mais aussi politique, puisqu'il ne s'agit pas seulement de connaître, mais de dominer, comme le rappelle Le Roy.

Le sens et le terme de cette progression ou de cette extension sont alors nettement soulignés par Le Roy. La mise en valeur de cette continuité dans le mouvement de l'histoire humaine s'accompagne de la restitution d'une autre continuité, spatiale celle-là. L'histoire

géographique des hommes a un sens : celui qui consiste à passer de la séparation des espaces qui composent la surface du globe terrestre à leur unification. La séparation entre l'œkoumène et l'Océan a été remplacée par la notion d'un globe unique composé de terres et de mers imbriquées les unes dans les autres. De même, l'évocation de l'existence de territoires antipodiques inconnus ou inaccessibles aux hommes a laissé la place à l'idée et à l'expérience d'une Terre partout habitable. Le monde est, dit Le Roy, « entièrement manifesté », l'espace terrestre rendu enfin totalement visible, d'une même lumière. C'est cet espace terrestre réuni pour ainsi dire avec lui-même qui constitue désormais le sol véritable de l'existence humaine. C'est la Terre dans sa totalité, à la fois globe et œkoumène, qui s'ouvre devant la pensée humaine. Cette Terre, produit de la fusion progressive et irréversible de la Terre comprise comme *globe* (physique et astronomique) et de la Terre comprise comme *œkoumène*, Waldseemüller l'appelle au début du XVI<sup>e</sup> siècle *orbis universalis*, et Ortelius lui donne, à la fin du siècle, le nom d'*orbis terrarum*. C'est ce que nous appelons, à la suite de Gregor Reisch, la Terre universelle <sup>20</sup>.

En quel sens peut-on parler ici d'universalité ? Quel est le sens géographique de cette universalité qui s'exprime dans l'unification et l'habitabilité générales des espaces terrestres ? Louis Le Roy nous fournit une réponse décisive à cette question, lorsqu'il attribue une signification d'ordre éthique et politique à cette visibilité et à cette unité nouvelles de l'espace terrestre. La géographie apprend aux hommes l'existence non seulement d'autres terres, mais aussi d'autres peuples, d'autres coutumes. Mais elle montre en outre l'unité de ces terres et de ces peuples au sein d'un même espace dont la signification est politique. La géographie a une vocation cosmopolitique, selon une leçon que Kant reprendra deux siècles plus tard dans sa théorie du droit cosmopolitique <sup>21</sup>. L'espace terrestre n'est pas seulement le cadre inerte de l'existence des hommes. Il est aussi l'élément de leur commerce mutuel. Le Roy prolonge et renouvelle ici, en lui donnant une dimension proprement géographique, le thème théologico-politique de la Terre comme demeure de l'homme, comme cité et paroisse de l'être humain. Mais en désignant explicitement la Terre comme république des nations, en articulant en un même mouvement de pensée l'expérience des voyages, l'unification de l'espace terrestre, et la notion d'un commerce généralisé des êtres humains, Le Roy présente une espèce de formule et de point d'aboutissement au processus intellectuel que nous avons cherché à faire apparaître. Le concept politique qui donne son véritable sens à la notion d'universalité en géographie est celui de « république mondaine », et peut-être « mondiale » : l'universel géographique est celui du lien humain. Ou, pour dire la chose autrement, l'universalité géographique est le corrélat et la condition de l'histoire universelle de l'espèce humaine.

<sup>1</sup> Voir, pour une élaboration plus approfondie de la question, les éléments fournis par F. de Dainville, *La géographie des humanistes*, Paris, Beauchesne, 1940 ; D. Buisseret, *Monarchs, Ministers and Maps*, Chicago, Chicago University Press, 1992 ; J. Brotton, « Terrestrial globalism : mapping the globe in early modern Europe », dans D. Cosgrove (ed.), *Mappings*, Londres, Reaktion Books, 1999, pp. 70-89 ; J.-M. Besse, *Les grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS Editions, 2003.

<sup>2</sup> Le mot *quantitate* est celui qui est utilisé par Pierre d'Ailly au chapitre huit de son *Ymago Mundi* pour poser le problème de l'extension de l'*orbis terrarum*.

<sup>3</sup> A. Ortelius, *Addimentum IV Theatri Orbis Terrarum...*, Anvers, 1590 [dans C. Koeman, *Atlantes Neerlandici...*, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1967-1985, Vol. III, n°13P, p. 52]. Voir en outre R.W. Shirley, *The Mapping of the World : early printed world maps 1472-1700*, London, Holland Press, 1993, n° 176, pp. 193-194, et M. P. R. van den Broecke, *Ortelius Atlas maps. An illustrated Guide*, HES Publishers, Westrenen, 1996, n° 186, p. 238.

<sup>4</sup> L'absence du nom de Ptolémée dans le commentaire, et surtout dans la liste des auteurs anciens, joints par Ortelius à sa carte peut paraître curieuse. Elle peut s'expliquer par le fait que le point de vue d'Ortelius est celui du collectionneur ou de l'archiviste : il réunit une liste de témoignages concernant des mappemondes effectivement réalisées. Ptolémée est absent de ces témoignages.

<sup>5</sup> G. Kish, *La carte, image des civilisations*, Paris, Seuil, 1980, p. 186.

<sup>6</sup> On pourrait reproduire une analyse de ce genre, sur un autre plan, articulant la géographie et la religion, à propos d'une autre carte publiée par Ortelius en 1598, intitulée *Geographia sacra*. Dans cette carte, le spectateur doit effectuer un parcours visuel, qui le mène de la représentation ancienne de la *christianitas* à la mappemonde « moderne » présentée en vignette, et entourée d'une phrase extraite du Psaume 24 : « *Domini est terra et plenitudo orbis terrarum et universi qui habitant in eo* » (version de la Septante). A l'intérieur de cette image, composée de deux cartes qui se répondent, le problème que rencontre Ortelius est celui de l'expansion de la *christianitas*, c'est-à-dire de la possibilité de maintenir l'idée d'un universalisme chrétien, au moment où les navigations de découverte ont démontré l'existence d'autres peuples et d'autres croyances. Question considérable, comme on sait. Voir G. Gliozzi, *Adam et le Nouveau Monde*, trad. fr., Lecques, Théétète, 2000. Mais le terme qui permet de poser cette question, qui assure l'articulation entre les deux cartes et qui au fond semble indiquer chez Ortelius la possibilité d'une réponse positive, est le terme d'*orbis terrarum*, à la fois géographique et biblique. Tout se passe comme si l'expansion géographique de l'*orbis terrarum* entraînait avec elle sa progression *œcuménique*.

<sup>7</sup> G.B. Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, édité par M. Milanese, 6 volumes, Turin, Einaudi, 1978-1988. A propos de Ramusio, outre l'introduction de M. Milanese aux *Navigazioni...*, vol. 1, voir G.B. Parks, « The contents and sources of Ramusio's 'Navigazioni' », New York Public Library, 1955 (repris dans l'édition en fac simile des *Navigazioni...* proposée par R.A. Skelton, Amsterdam, 1977), ainsi que M. Donattini, « Giovanni Battista Ramusio e le sue 'Navigazioni' ». *Appunti per una biografia* », *Critica Storica*, 1, 1980, pp. 55-100.

<sup>8</sup> M. Milanese, Introduction, *Navigazioni...*, p. XXVI. Richard Hakluyt adoptera lui aussi un schéma spatial, proche de celui de Ramusio, dans son recueil *Principal navigations, voyages and discoveries of the English nation...* (1589).

<sup>9</sup> C'est à peu près la thèse défendue par M. Donattini (« Giovanni Battista Ramusio... », p. 99). Thèse à laquelle on peut souscrire, mais à laquelle on peut ajouter une autre observation. Le découpage spatial effectué par Ramusio est également un découpage « épistémologique », si l'on peut dire : chaque volume en effet désigne un « lieu » de production du savoir géographique, le Portugal pour le premier volume, Venise pour le second, l'Espagne pour le troisième. On aurait donc affaire autant à un bilan « historiographique » qu'à un bilan « géopolitique ».

<sup>10</sup> Plus de la moitié de la production géographique italienne au XVI<sup>e</sup> siècle est d'origine vénitienne. Voir D. Woodward, *Maps as prints in the Italian Renaissance. Makers, Distributers, Consumers*, Londres, British Library, 1996.

<sup>11</sup> Voir sur ce point la synthèse de D. Cosgrove, « Mapping New Worlds : Culture and cartography in sixteenth-century Venice », *Imago mundi*, 44, 1992, pp. 65-89, et, de manière plus générale, Id., *The Palladian Landscape. Geographical change and its cultural representations in sixteenth-century Italy*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 1993.

<sup>12</sup> Au XIV<sup>e</sup> siècle déjà, dans une lettre au roi de France, le dominicain Guillaume Adam affirme que les chrétiens ne représentent pas la vingtième partie de la population mondiale. Voir G. Kish, *A source book in geography*, Cambridge, MIT Press, 1978, pp. 249-250. Pour la question de « l'adamisme » au XVI<sup>e</sup> siècle, voir G. Gliozzi, *Adam et le Nouveau Monde...*, *passim*.

<sup>13</sup> « ... *globum esse terrae hunc ejusmodi, ut commeandi per omnes ejus partes facultas hominibus ne desit* », P. Bembo, *Historia veneta*, chap. VI, dans *Opere*, Venise, 1729, vol. I, p. 138. Sur le rôle du néoplatonisme à Venise voir, outre D. Cosgrove, M. Tafuri, *Venice and the Renaissance*, Cambridge, MIT Press, 1995.

---

<sup>14</sup> G.B. Ramusio, *Navigazioni...*, édition M. Milanese, vol. 5, 1985, p. 7.

<sup>15</sup> *Ibid.*, pp. 8-9.

<sup>16</sup> L'expression est d'Arthur Lovejoy, *The Great Chain of Being*, Cambridge, MIT Press, 1957. Mais on pourrait trouver une argumentation analogue dans un contexte stoïcien. Cf. ce que dit Cléomède, résumant Cratès de Mallos : « ... la raison demande qu'elle [la Nature] remplisse la totalité du monde, partout où c'est possible, avec des créatures qui possèdent ou non l'intelligence », cité dans J.S. Romm, *The edges of the Earth...*, p. 131.

<sup>17</sup> L. Le Roy, *De la vicissitude des choses en l'univers, et concurrence des armes et des lettres par les premiers & plus illustres nations du monde, depuis le temps où a commencé la civilité, & memoire humaine iusques à présent*, Paris, 1579, Livre XI, pp. 110 r- 110 v.

<sup>18</sup> Certaines des cartes que réunit Ortelius dans le *Parergon* peuvent être approchées dans cette perspective. Que signifient en effet ces représentations des expéditions d'Alexandre, des voyages d'Ulysse et d'Hannon, du périple des Argonautes, ou même, sur le plan religieux, des pérégrinations d'Abraham et de saint Paul, sinon la traduction cartographique de cette histoire de l'appropriation symbolique de la Terre que les contemporains d'Ortelius sont en train de prolonger ?

<sup>19</sup> Sur Louis Le Roy et sa conception de l'histoire, cf. P. Desan, « La philosophie de l'histoire de Loys Le Roy », *Corpus*, 10, 1989, pp. 3-21.

<sup>20</sup> Titre de la mappemonde insérée par Gregor Reisch dans sa *Margarita philosophica* (Strasbourg, 1515) : « *Typus universalis terre iuxta modernorum distinctionem et extensionem per regna et provincias* ».

<sup>21</sup> I. Kant, *Doctrine du droit*, § 81. Voir J.-M. Besse, « La géographie selon Kant : l'espace du cosmopolitisme », *Corpus*, 34, 1998, pp. 109-129. Le philosophe hollandais Hugo Grotius, dans son opuscule *De la liberté des mers*, publié en 1609, cherche à établir, contre les prétentions portugaises au monopole des relations commerciales avec l'océan indien, que « en vertu du droit des gens, la navigation est libre de peuple à peuple » et que « la nature a accordé à tout peuple l'accès des autres peuples ».

## Résumé :

L'article étudie les conditions intellectuelles et matérielles, les enjeux et les formes de l'apparition d'une pensée de l'universalité dans la géographie du 16<sup>e</sup> siècle. Il analyse successivement trois exemples : la cartographie d'Ortelius, les recueils de voyage conçus par Ramusio, les réflexions philosophiques de Le Roy.

Mots-clés : Ortelius, Ramusio, L. Le Roy, universalité, géographie, seizième siècle.